Une soirée chez soi et au théâtre

La compagnie Chenevoy, en résidence à Montataire, a inauguré, jeudi soir, une tournée de théâtre en appartement. Quelques amis et une troupe au milieu du salon...La soirée commence.
*Sur les marches du pavillon de la rue Jean Jaurès. Yves Chenevoy accueille le spectateur en costume de scène. Veste et cravate verte, il est déjà Simon Labrosse, le héros bancal de la pièce de Carole Fréchette**,** auteur québécois des 7 jours de Simon Labrosse.*
« Entrez! Bienvenue dans ma nouvelle maison !» A travers l'acteur, le personnage a déjà pris possession des lieux. La vraie maîtresse de maison, Arlette Lebel, le concède : «Pendant la représentation, on ne se sent plus chez soi». Tout le monde s'installe, un peu comme il peut, entre le frigo et l'évier ou au premier rang, côté salon. Le frigo ronronne encore un peu. On regarde autour de soi. On n'est plus vraiment dans une maison et pas tout à fait dans un théâtre.

Proximité unique avec le public
*La pièce commence comme ça, d'un coup**,** et durant plus d'une heure, le public découvre l'histoire farfelue, drôle, émouvante et angoissante d'un Simon Labrosse, dont l'unique but est de s'en sortir dans la vie. Il est prêt à faire tout et n'importe quoi pour y arriver.*
Ici, pas de coulisses, pas de loges : tout est « à vue ». Les trois comédiens - Yves, Claudie et Patrick - restent en permanence sur scène. Promiscuité et proximité avec le public et l'environnement créent une excitation de voir ces comédiens de si près. Elles provoquent aussi un risque, une mise en danger pour les comédiens, d'être si proches du public. Au milieu d'eux. Chez eux.
On tremble pour la continuité du spectacle, au moment où deux spectateurs en retard sont obligés de traverser l'espace scénique pour rejoindre leur place, côté frigo. Pas de problème: la petite troupe répond du tac au tac. Et continue.
Les meubles de la maison servent durant la pièce. La maîtresse de maison frémit au moment où les comédiens molestent un peu le buffet de la grand-mère. Pas de panique, c'est pour de faux…
La pièce finie, on sort les quiches, les tartes et quelques bouteilles. Spectateurs et comédiens se rencontrent, échangent. Cette convivialité est aussi un des attraits de la formule «théâtre à la maison » avant que la salle à manger ne retrouve ses fonctions.

« Il faut éviter l'effet de mode »
Agnès Houart, chef de projet culture pour la ville de Montataire souligne les écueils de la formule théâtre à domicile, de plus en plus prisée pe les troupes et les metteurs en Scène : «C'est vrai, il y a un début d'effet de mode. C'est un outil intéressant quand il existe une réelle volonté de s'adresser à des publics qui ont peu l'habitude d'aller au théâtre ou qui ont une réticence. C'est le moyen le plus direct pour mettre le théâtre à la portée de chacun, comme c'est le cas ce soir, mais je suis plus réservée quand il s'agit de faire jouer une troupe dans des salons bourgeois, avec un public composé d'habitués du théâtre et qui accueillent des comédiens simplement parce que ça fait bien. »
Cette volonté de démocratisation occupe en permanence l'esprit de la responsable culturelle, consciente que la première vertu du théâtre est le partage.

ANTOINE HASBROUCQ – Le Courrier Picard – 26 novembre 2005

LES SEPT JOURS DE SIMON LABROSSE

Il n'a plus rien ; il est seul, sans travail, sans ressource, harcelé par son banquier, son propriétaire, les huissiers; son amie Nathalie est partie en Afrique s'occuper des plus démunis (comme lui ?) mais ne donne aucune nouvelle. Simon Labrosse possède pourtant un beau trésor : sa vie qu'il veut nous raconter, nous jouer, histoire de gagner quelques sous et de retrouver un mot difficile à prononcer : l'espoir. Aidé par Léo, poète pessimiste (attendrissant et inquiétant Patrick d'Assumçao), et par une jeune femme éblouie par son anatomie intérieure (Claudie Arif, lumineuse de naïveté), Simon égrène ses jours, face au public. Essaie de nous convaincre de l'étendue de ses talents : cascadeur d'émotions, finisseur de phrases, flatteur d'ego, emprunteur de pensées préoccupantes, amoureux à distance. Mais le triomphe du matérialisme ne peut accepter ces médecines de l'âme. Yves Chenevoy joue avec une rageuse bonne humeur ce petit monsieur propret, souriant, transparent, écrasé par les rouages d'une société sanglée dans des valeurs aux vides vertigineux. Carole Fréchette assène ses vérités coups de poing, sans prendre de gants. Son humour violent, sa poésie jamais chichiteuse sculptent une farce tragique qui nous laisse essoufflés de rires jaunes. La mise en scène de Charlotte Blanchard et Yves Chenevoy a su trouver un juste milieu entre l'hystérie de nos comportements et le sourire de nos rêves dérisoires.

Jean-Louis Châles – La Marseillaise – 10 juillet 2006

LES SEPT JOURS DE SIMON LABROSSE

Cette comédie grinçante présentée par la Compagnie Chenevoy nous vient du Canada, elle est de Carole Fréchette, dont on ne compte plus les succès. Simon Labrosse est un loser magnifique, un optimiste impénitent, pas d'emploi, plus d'argent, sa Nathalie partie en Afrique s'occuper des démunis, alors, pour rester à flot, avec l'aide de deux comparses plus ou moins volontaires, il entreprend de nous conter sa vie pour gagner l'argent du loyer après s'être essayé aux métiers de finisseur de phrases, de flatteur, de spectateur personnel, de remplisseur de vide…
Le monde aurait été créé en sept jours, celui de Simon Labrosse sera-t-il détruit en une semaine ? Le public, cueilli à l'entrée de la salle, est intégré à la pièce de telle façon qu'il se trouve d'emblée dans l'intimité de Simon, cette «personne» si sympathique dont la bonhomie, le sourire, les yeux rieurs ont de plus en plus de mal à masquer le désarroi et la solitude. Ses acolytes ne sont pas en reste, dont les solitudes ne sont pas moins pathétiques et... drôles...

Alain Pécoult – Vaucluse Hebdo – Le Comtadin – 14 juillet 2006

Les Sept jours de Simon Labrosse
AIDER LABROSSE À RELUIRE DANS LA VIE

Comme toujours, la québécoise Carole Fréchette frappe fort ; avec une intrigue décontenançante où le comique le dispute au tragique, une thématique liée à la désespérance, voire ici la déchéance sociale liée à la perte d'emploi, et des personnages simples et sans fard qui essaient de tisser du lien entre eux, sans vraiment y parvenir.

Simon Labrosse est au chômage. Le libéralisme à la sauce nord-américaine y conduit-il ? En tout cas, tout imprégné de culture anglo-saxonne, Labrosse ne compte pas se lisser le poil de la main mais plutôt prendre en ladite main son destin. Carole Fréchette n'est pas Ken Loach. Au lieu de se lamenter sur son sort, Simon se grave un sourire Ultrabrite, débride son imagination et, flanqué de deux comparses, qui lui sont aussi utiles qu'un frigo à un esquimau, l'une obsédée par son bien-être, l'autre moisi sur le sort de l'humanité, il part à la rencontre des gens (et du public) pour leur proposer mille et un services superflus mais tellement nécessaires. Il invente des métiers farfelus et improbables dont les intitulés ne déplairaient pas à un Ribes (rappelons-nous du bureau de change pour changer d'opinion) ou au regretté Devos : flatteur d'ego, finisseur de phrases ou allégeur de conscience... Au passage, des pistes de réflexion. Comment combler son vide en comblant celui des autres ? Peut-on changer sa vie à défaut de changer la vie ? Un être humain, ça vaut quoi ? Le métier de "spectateur personnel" est ainsi d'une fracassante lucidité sur le sens que nous donnons à notre existence. Simon propose une thérapie qui consiste à regarder l'autre cinq minutes pour lui donner le sentiment d'exister et d'avoir une quelconque importance dans un monde où l'humain prend une importance quelconque. Comment trouver sa place dans la société quand "il pleut des briques sur le monde pourri.", valoriser ses compétences, se vendre, concilier estime de soi et activité sociale, ne pas accepter le défaitisme, trouver la force de se battre ? Telles sont les questions posées par ce texte dont seules les apparences sont légères, car il y a du Chaplin chez Fréchette, qui avec une économie de mots, des ellipses de pensées et des personnages poignants, tendres et habités, parvient à toucher notre esprit et notre coeur au plus loin et au plus juste.

L'arme extrême au bout de la déréliction, quand tout semble perdu, c'est jouer sa vie, pour ne pas jouer avec sa vie, c'est donner son énergie, ainsi, quand il ne reste plus rien, il reste quand même cela. D'ailleurs, c'est en sept jours que Simon, cet être de souffrance, va tenter de voir, dans un ultime sursaut ce qui lui reste de sa force vitale au bénéfice des autres et de lui-même ; pour se sauver lui-même ou pour sauver les autres... ?

Les trois comédiens, de qualité, ont compris la subtilité de leurs personnages et donnent de la hauteur au fond et du punch à la forme.

Yves Chenevoy, indécrottable optimiste, costume au ton verdâtre, affiche continument un large sourire immaculé, comme figé dans un masque de Commedia dell'arte, aveu de la nécessité dans laquelle il est tenu de toujours faire bonne figure, un Simon qui fait en quelque sorte de la résistance à la morosité.

Patrick d'Assumçao, lexicopathologique butant sur les mots à connotation positive, est épatant de désespoir résigné.

Claudie Arif campe une Nathalie primesautière, fort charmante, fragile, perpétuelle hébétée aux préoccupations égocentrées, au rang desquelles son épanouissement orgasmique.

La mise en espace incursive de Charlotte Blanchard et Yves Chenevoy, prend le public à témoin, jamais à parti, et nous alerte sur la vigilance à avoir pour notre avenir micro-économique, la conscience nécessaire de soi et des autres ; sans verser des jérémiades de mendiant, Simon (ou Pierre dans la Bible), créateur d'humanité, récréateur de l'humanité, se donne du mal pour faire le bien des autres en faisant le sien, et inversement. Il parvient au moins à faire en sept jours le tour du monde - à défaut de le refaire - de ce qui fait notre force à tous, et qui est aussi la source de toutes nos faiblesses : nous-mêmes et nos efforts désespérés pour être aimés.

Stephen BUNARD - www.ruedutheatre.info - Samedi 05 Août 2006

Une comédie intelligente à l'humour féroce et frais

«Les sept jours de Simon Labrosse» à vivre à Porrentruy et à Delémont

«Au commencement était Simon et Simon était sans emploi». Ainsi débute la pièce Les sept jours de Simon Labrosse de l'auteure québécoise Carole Fréchette. Dans cette comédie intelligente, vivante et pleine de rebondissements, elle interroge avec urgence sur la difficulté de trouver sa place dans le monde d'aujourd'hui.

Son héros du quotidien Simon, chômeur à l'imaginaire farfelu, s'invente chaque jour un nouveau métier pour s'insérer dans la vie active. Acteur et spectateur de l'ordinaire, il est peu soutenu par ses amis, Léo le poète négatif et Nathalie, obsédée d'épanouissement personnel, mais il se bat néanmoins avec fébrilité et dérision.

La distance de l'humour autorise les plus cruelles vérités

« L'humour féroce et la fine analyse de notre société par cette auteure québécoise m'ont tout de suite convaincu de la nécessité de faire découvrir ce texte», explique le metteur en scène Yves Chenevoy.

Face aux difficultés que rencontrent les gens aujourd'hui, il estime essentiel de continuer de parler de la société et de ses travers, tout en gardant la distance de l'humour qui autorise les plus cruelles vérités sans rebuter.

«Ce qu'il faut, pour donner un sens à notre vie, c'est quelqu'un qui nous regarde», détaille pour sa part Simon Labrosse. Chaque jour, il endosse un nouveau costume, de cascadeur émotif ou de termineur de phrases.

Sa semaine partagée avec le public a été mise en scène par Charlotte Blanchard et Yves Chenevoy. Ce dernier tient également un rôle dans la pièce, aux côtés des comédiens Claudie Arif et Patrick d'Assumçao.

«Ce spectacle est plein de poésie, de fantaisie et de trouvailles. Il est à la fois original, désarçonnant, drôle et un peu grinçant», insiste Bruno Chapatte, président de la Société des amis du théâtre de Porrentruy, qui l'a découvert au festival off d'Avignon.

Il a alors eu un véritable coup de cœur pour ce texte de Carole Fréchette, venue, il y a quelques années à Porrentruy, avec une autre pièce intitulée Le collier d'Hélène.

Un coup de cœur que tous les Jurassiens pourront partager vendredi à Porrentruy, puis samedi à Delémont. (tb)

• Représentations vendredi 23 mars, à 20 h 30, salle de Enter à Porrentruy. Réservations: CCRP au (t 032 466 92 19. Samedi 24 mars, à 20 h 30, à la salle du Soleil à Delémont. Réservations: CCRD au V 032 422 50 22.

Journal Suisse – mars 2007

24 часа
Културен ка

и на кр

Гости в Бургас са и френски артисти от театър "Шеневоа".

Руснаци и французи на театър в Бургас

Постановката "Без зестра" на Бургаския театър открива деветия фестивал "На брега" в крайморския град (7-14 септември). В главните роли са Асен Блатечки и Полин Лалова. Режисьор е Иван Урумов. Новото е участието на куклени спектакли за възрастни на театрите от Бургас, Стара Загора и Пловдив. Народен театър „Ив. Вазов" гостува с "Хъшове" на Сашо Морфов. "Старицата от Калкута" на Явор Гърдев е участието на Театър 199. Сатирата идва със "Слънчев удар" на Валентин Ганев с него самия и Татяна Лолова. "Красиви тела" на Влади Люцканов е на "Сълза и смях". Армията ще покаже "Куклен дом" на Стоян Радев. От Москва идва театър "Казанцев" на Алексей Казанцев, който режисира "Смъртта на Тарелкин" на Сухово-Кобилин. Другият чуждестранен гост е френската трупа "Шеневоа" със "Седем дни от живота на Симон Лаброс" от Карол Фрешет.

Изложбата "Три поколения родопски художници" може да се види в зала "Средец" на Министерството на културата. Представени са творби на родопската фамилия Стайкови - Анастас (1905-1988), Петър (1933-1990) и Антон (1962 г.). Анастас и Петър Стайкови десетилетия наред посвещават цялото си самобитно творчество на Родопския край. Анастас Стайков е първият родопски художник с академично образование, който по-късно специализира и във френската "Академи Жулиен" в Париж. През целия си живот

Journal Bulgare – 24 septembre 2007

UNE SOIREE, AUX AGNETTES
Scène d'intérieur

Vendredi 14 décembre, vingt heures. Dans l'appartement de Charly, Gennevillois des Agnettes, on a poussé les meubles, rajouté des chaises, et fait de la place pour la « scène ». Un mètre plus loin, les treize spectateurs (ça porte bonheur !) s'installent. Le spectacle débute dans une demi-heure. Ce soir, chez Charly, on donne « Les sept jours de Simon Labrosse », pièce de la Québécoise Carole Fréchette…Un lampadaire avec un abat-jour qui tournicote, une table de camping, trois chaises, deux projecteurs, le décor est planté. Pour les trois comédiens de la Compagnie Chenevoy, il s'agit de recréer un espace frontal, pour cette pièce qu'ils ont jouée 80 fois en deux ans, « aussi bien en HLM que dans une maison bourgeoise, avec un public volubile, parfois ! », précise Yves, qui joue le rôle de Simon et assure la mise en scène. Chut, ils entrent…font quelques pas qui les séparent des « planches ». L'histoire est celle de Simon qui s'invente chaque jour un nouveau métier : spectateur de soi-même, cascadeur émotif, finisseur de phrases, flatteur d'égo, allégeur de conscience, mari d'une femme partie soigné les déshérités en Afrique… Il y a aussi Léo, un ami dépressif. Petit il a reçu une brique sur le cortex ; depuis il ne peut prononcer les mots positifs, comme le mot espoir. Il y a aussi Nathalie, engagée par petite annonce, qui veut absolument nous parler de ses organes intérieurs… Une galerie de personnages insensés défile devant des spectateurs qui n'ont jamais vécu une telle proximité avec des acteurs. Hôte d'un soir, Charly a été séduit par les tentatives ratées de ce jeune pour trouver un travail ayant un sens, dans une société qui déshumanise les individus. « C'est formidable d'accueillir un spectacle à domicile, inviter des voisins, des amis. Cela me donne envie de remettre ça très vite, envisage-t-il. La culture doit descendre dans la rue et chez soi. Les artistes ont un côté troubadour, c'est magique ! » Fin de la représentation. Hop ! On remet les meubles en place et tous s'installent autour d'une sympathique collation. Charly n'a pas encore choisi « son » prochain spectacle. Ça ne devrait pas tarder.

Journal de la ville de Gennevilliers – 14 décembre 2007